

Promenades avec l'homme de chasse

Laurent Malleret

Volume 44, numéro 1 (255), février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malleret, L. (2002). Promenades avec l'homme de chasse. *Liberté*, 44(1), 43–66.

Promenades avec l'homme de chasse

Laurent Malleret

Le départ

ou Ce n'était qu'une histoire de bêtes...

En ces années-là, pour les enfants aussi venait la guerre : de près ou de loin, ils auraient affaire à elle. En 1939, elle était imminente, mais tu n'avais que trois ans. Aussi, tu ne peux te souvenir d'avoir entendu les adultes en parler, qu'ils aient dit que la mobilisation, ce n'était pas la guerre, que la guerre était inévitable depuis Munich et que ce serait pire qu'en 1914, ou encore, qu'avec le Maréchal, le Sauveur de Verdun, le bon sens triompherait : oui, un homme de bon sens, ce maréchal, la Patrie avant tout, la France réconciliée défendant ses valeurs...

1939, pour toi, c'est une image, toujours la même. Un homme est debout au-dessus d'un bassin de fer et l'intérieur du bassin est rouge. Aujourd'hui encore, où tu sais qu'en cette année-là, des profondeurs du monde montait le

cataclysme, que les fleuves eux-mêmes semblaient inexorablement changer de couleur, tu te défends mal de croire que la source rouge de ces fleuves n'était pas là, cachée dans l'écurie d'une petite ferme du Massif central, une nuit comme les autres d'une année pas comme les autres, où tant de gens dormaient d'un mauvais sommeil de dupes, au-dessus d'une poudrière. Alors étaient traqués ceux qui refusaient de dormir. On allait leur donner la chasse, les faire taire de force, ces Cassandre, ces vendus... Dans le même temps, une vision se fixe. Un bassin de fer. Le fond qui rougit et, au-dessus, un homme.

Cette année-là serait jusqu'à ta mort, non pas l'année de la mobilisation avec ses femmes « incapables de rester seules », comme dit encore aujourd'hui l'homme de 1939, non pas l'année où les éternels Messieurs bon sens disaient qu'il fallait mettre au pas les meneurs extrémistes, non ! 1939 serait toujours l'année où, quelque part en province, venait de jaillir une source rouge. Mais déjà les fleuves empoisonnés roulaient de par le monde.

En ce temps-là, deux femmes veillaient sur toi. Les hommes étaient partis depuis longtemps. Les hommes, dans ton souvenir, c'était avant tout le frère de la nourrice ; moins parce que tu te rappelais son visage que parce qu'on parlait beaucoup de lui. Quand il revint de Rhénanie, évadé, quelques mois avant la fin de la guerre, tu pus enfin donner une forme précise à ce qui n'était que contours flous s'agitant dans une cour de ferme une nuit de 1939. Le père nourricier, ainsi que tu l'appelais, était veuf sans enfants, et peut-être projetait-il sur toi des rêves de paternité avortés, tandis que sa sœur, en t'élevant, songeait avec mélancolie

à cette école qu'avec un peu de chance, elle aurait pu un jour diriger, si la vie n'en avait décidé autrement.

En dehors de lui, « les hommes », cela ne voulait rien dire ou presque. Il y avait bien une obsédante forme brune dont on disait, à ton étonnement, qu'elle portait le même nom que toi, mais était-ce vraiment un homme, ce géant terrifiant ? Une fois tu avais cru le reconnaître sur la place du village, devant l'église. Le même grand corps, impressionnant de force, la même manière d'effacer toutes les autres présences... Ton cœur avait brusquement tapé plus fort dans ta poitrine mais, très vite, tu avais compris que ce ne pouvait être lui, ce n'était pas possible, puisqu'il était à la guerre, on te l'avait assez dit. D'ailleurs la haute silhouette avait des cheveux tirant sur le roux et elle ne semblait pas te remarquer tandis que tu l'observais avec insistance.

C'est par une curieuse fin d'après-midi que tu pris conscience de l'absence des hommes. Un violent orage avait perturbé la journée. Depuis ce n'était qu'averses, un vrai déluge et, quand elles cessaient un instant, c'était le vent qui reprenait.

Que s'était-il passé, ce soir-là, dans le monde des bêtes ? Un désir éperdu et fugace de liberté, mûri dans la solitude des écuries et rendu possible par le chamboulement des habitudes les avait-il gagnées ? Ou au contraire était-ce un prélude à la grande débandade animale, à l'instar de celle des gens sur les routes ? Mais les bêtes n'avaient pas quitté leur aire sans qu'on les y aidât. Quelqu'un avait dû leur donner le mot de passe, allez savoir pourquoi. Ce soir,

on oublierait de bloquer les battants de bois menant à la porcherie, les habitants des lieux n'auraient qu'à pousser... Les chaînettes au cou des laitières ne seraient pas fixées à la mangeoire par le cran de sécurité, il suffirait de secouer l'échine et tout le monde serait libre...

Oui, tout le monde courait, galopait librement autour de la maison, à commencer par la jument Rouge, souveraine incontestée de ce manège en folie. Que s'était-il donc passé ?

– Renée, à force de tirer, tu auras rendu ces bêtes folles.

– C'est l'orage, Patronne.

– Tu sais, à force de vouloir narguer le ciel, par ta faute, il se vengera de nous.

Il va faire nuit et la pluie tombe désespérément. Par la fenêtre de la cuisine entrouverte, tu assistes à ce spectacle, un peu effrayé.

– N'aie pas peur, petit homme, crie la nourrice.

– Tonnerre de Dieu ! dit Renée, est-ce que j'ai peur, moi ? Tu veux donc rester toujours petit !

Dans la presque nuit, deux femmes se démènent pour ramener les bêtes vers leur écurie. Elles gesticulent, bâtons en main, se fâchent, frappent un flanc habituellement docile, se radoucissent. Viens, Mignonne, viens, ma grande... La cause semble gagnée mais, au moment de rentrer à l'étable, Mignonne oblique, repart, les autres suivent, tout est à recommencer. Heureusement la jument souveraine se calme. En hennissant, tête haute sous la pluie battante, elle s'avance vers le hangar de tôle, qui est son domaine. Les femmes sont trempées. Une masse noire en satinette

brillante n'en peut plus, souffle et crie en direction de la fenêtre :

– Petit, sais-tu où est mon parapluie ? Petit !...

La cuisine s'assombrit de minute en minute et le compteur électrique ne redonne pas le courant ; la foudre a dû tomber sur un pylône. Que ferait-on, sans cette bonne braise qui crépite dans le fourneau, rougeoie et éclaire la pièce d'une lueur intime ?

La nourrice revient vers le petit perron. Renée, dans sa vieille salopette bleu passé, n'abdique pas. La pluie a collé autour de son visage jaunâtre ses mèches noires, pointues comme des épées... Elle ramènera tout à l'heure le cheptel en lieu sûr. D'ailleurs plus personne n'oppose de résistance, à croire qu'il ne s'est rien passé. Secrètes histoires de bêtes, dans une banale nuit de guerre...

– Ah ! Renée, il ne faudra plus tirer comme ça, je t'en supplie, ces bêtes ont eu trop peur.

– Je vous ai déjà dit que c'était l'orage.

– Mon Dieu, gémit la nourrice, une maison sans hommes, c'est quand même pas ça !...

– Silence, tonnait Renée, la relève est prise.

Elle riait, et mettait ses épaules en portemanteau, tout en rentrant des seins quasi inexistantes.

Tu n'oublieras plus jamais que dans les années 40 une grande déesse hermaphrodite qui t'impressionnait, démontrait, astiquait et graissait amoureusement un vieux fusil soustrait aux autorités de réquisition, avec lequel, superbement inconsciente, elle tirait certains soirs, sur les corbeaux :

– Je m'exerce, je m'exerce, annonçait-elle, n'oubliez pas que ce sont seulement mes classes... Un jour prochain, je m'attaquerai à la vraie proie... Parole de Renée !

Elle t'appelait déplaît les ailes des oiseaux abattus et disait :

– Viens vite !... Tu vois, dans les jours pires qui vont venir, on pourra toujours les manger... Si j'étais courageuse, je les mettrais en bocaux tout de suite... En attendant, Renée t'offre ses ailes pour ta future panoplie d'Indien... Car n'oublie pas qu'un garçon, ça doit jouer aux Indiens... Pas de poupées dans la baraque !

Il y avait aussi les écureuils. Ils mouraient plus rarement et Renée précisait toujours qu'on ne les mangerait qu'en dernier recours.

– Par contre, ils peuvent faire d'excellentes fourrures pour les hivers traîtres... Oui, oui, excellente idée avec le rationnement du textile... Évidemment, il en faudra pas mal...

Tu ne comprenais pas grand-chose à tous ces bavardages, mais la mort des petits rongeurs te troublait. Un jour qu'elle avait abattu un écureuil, tu l'appelas en cachette de la nourrice et lui dis :

– Tu ne joues jamais avec moi... Tu ne voudrais pas ?

– Jouer à quoi ?

– À enterrer l'écureuil.

– Bon ! Si tu veux... Mais tu ne le diras à personne...

Promis ?

– Promis. Attends-moi dans le petit pré.

Tu disparus pour revenir avec une boîte à chaussures vide, le foulard noir de la nourrice et un morceau de bougie. Tu cueillis de l'herbe, des fleurs.

Ce soir-là, dans le petit pré mangé de ronces d'un village français, une simple boîte fit office à la fois de cercueil et de catafalque, dans les mains d'un enfant qui trouvait cela tout naturel, sous le regard songeur de Renée.

– J'allume la bougie ?

– Oui, mais il en aurait fallu plusieurs.

– Sacrebleu ! On est en période de pénurie, non ? Y a que les curés qui ont de la marchandise...

La bougie fut allumée :

– On est bêtes, Renée, il n'y a pas de croix.

– Qu'à cela ne tienne, en voilà une !

Elle défit de son cou une chaînette au bout de laquelle pendait un petit motif doré, ressemblant autant à une croix qu'à un trèfle à quatre feuilles, allongé.

– Oui, c'est ça ! Déplace la bougie... Tends le noir sur le cercueil...

La femme exécutait les ordres.

– C'est le deuil, mon petit.

– Je veux que tu chantes comme le prêtre.

– Ah, tu veux que je chante ?... Tu veux ?... Bon, mais quoi ?

– C'est toi qui sais.

– Tu crois ?

– Chante, je te dis, Renée ! Plus vite !

– D'accord, mais pas de *Dies irae* ni de *Maréchal*, nous voilà pourri.

Renée chanta.

Jusqu'à ma mort j'entendrai sa berceuse, murmurée d'une voix incroyablement douce, maternelle. L'enfant n'en perdait pas un mot :

*Dors mon bébé
Fais dodo mon loupiot
La guerre va finir
Tu ne pourras grandir
Dors mon enfant
Mon amour mon gisant*

Soudain sa voix se cassa :

– C'est le deuil, mon petit... Oui, c'est le deuil et, dans ce monde, on tue toujours les innocents, mais tu ne le sais pas encore toi, c'est normal... Il ne faudrait jamais grandir, tu m'entends, jamais !

Elle embrassa sauvagement les joues, le front, les lèvres de l'enfant :

– Mon petit, mon tout petit...

Puis elle le rejeta avec non moins de violence sur l'herbe du pré :

– Maintenant c'est fini, et tu ne parleras de cela à personne... D'ailleurs à ton âge, on sait se taire. Ça porterait malheur à ta mère, tu entends bien ? Malheur.

En une minute la bougie fut soufflée, le catafalque défait, les accessoires rangés.

L'enfant disparut rapidement derrière un buisson, tout près, emportant le petit cercueil.

Il ne restait qu'à combler un trou déjà creusé.

Il regretta de ne pas avoir revu un tout petit corps raidi, allongé sur le dos, les mains en l'air et le ventre doux, si doux... Plus doux que son propre corps. Il ne revit pas davantage les pâquerettes qui faisaient au petit mort comme une auréole sur sa couche d'herbe.

Jamais plus Renée, grande prêtresse d'occasion, ne pleura devant l'enfant. Mais il faut bien dire que plus jamais on n'enterra l'écureuil.

ooo

Elle n'eut pas de sépulture, la biche de 1939, mais après tout que sais-tu d'elle, encore, maintenant que tant d'années ont passé, si ce n'est la marée rouge qui, dans un bassin gagnait, gagnait et allait peut-être engloutir tout entier un corps mince et délié comme celui d'une jeune fille, avec une petite tête sérieuse que mangent deux yeux indéfiniment étirés vers les tempes, une tête avec un cou si fragile qu'on l'imagine toujours prêt à se rompre et qui s'est légèrement inclinée vers la poitrine pour se reposer une dernière fois. Biche sans sépulture de 1939, ma mère et mon enfant, ainsi je vous revois et je vous parle encore, parfois, aux soirs de solitude.

Je n'étais pas là, lorsqu'on vous a déshabillée, aussi n'ai-je pas vu des mains profanes arracher votre robe. On s'y était mis à plusieurs pour célébrer ces mauvaises noces et déjà les enfants dormaient. Ce n'était pas un spectacle pour eux que ces mains d'hommes, obscènes, vous déshabillant, Biche, mon enfant et ma mère, à tout jamais mon orpheline...

Elle n'eut pas de sépulture la biche de 1939, mais aujourd'hui encore, quelque part dans un village du Massif central, accroché à un hangar battu par les pluies et les vents, un morceau de sa robe vieillit – ma mère, ô mon enfant, c'est le trophée du Grand Veneur – et dans une ferme

de ce village, aujourd'hui encore, s'ouvre pour moi, si je le veux, une pièce cimentée, ni étable ni grenier, où sont entassées les betteraves qui serviront de nourriture aux bêtes pour l'hiver, après qu'on les aura coupées. Cachées dans les coins des poutres, de petites formes creuses, rondes comme des seins et qu'on dirait de terre battue mélangée d'herbe sèche. De temps en temps, une hirondelle s'y infiltre et, parfois même, on peut apercevoir à l'intérieur deux ou trois petits becs qui pépient. Une branche de sureau passe à travers une fenêtre à laquelle il manque une vitre et qui, d'ailleurs, est presque bouchée par les orties et les iris sauvages poussant sur le talus adossé. Devant cette fenêtre, une échelle vermoulue est posée, depuis combien d'années, de générations... À parier qu'à l'heure où j'écris, si elle n'est pas tombée en pourriture, elle est toujours là, inutile et présente comme la branche de sureau qui reflurit chaque saison. Et l'intérieur de la pièce sent toujours le fruit un peu sur, où la pomme aigre domine, et l'inoubliable petite poire jaune et dure... Ah ! ne dites rien, ne protestez pas si je perds un peu le fil qui me conduit avec vous vers quelque secret ; laissez-moi encore une seconde à l'odeur des poires de la Saint-Jean (la vieille odeur des années mortes) et à celle des betteraves qu'on coupe pour les vaches, les jours d'hiver quand la nuit tombe tôt. Tout à côté, Renée, en salopette bleu passé, coiffée d'un vieux béret, assise sur un petit tabouret de bois près du flanc d'une grande ruminante, fait couler le lait dans les jattes. Laissez-la-moi, cette vieille mémoire talée comme une poire de la Saint-Jean et qu'on ne jette pas pour cela... C'est dans cette odeur de betteraves encore terreuses, de pommes acides et de poires, qu'on étale sur des claies pour qu'elles se conservent mieux, que le bassin est posé. Un grand bassin

de fer dans une pièce éclairée, et le père nourricier va et vient de la pièce à l'étable, de l'étable au « fenault » comme on appelait – sans doute à cause des fenaisons – le grenier à foin.

Pourquoi ce soir-là, dans l'innocence de tes trois ans, as-tu voulu à tout prix suivre le père nourricier, alors qu'habituellement, paraît-il, tu ne trottas que dans les jambes de la nourrice, bien accroché à ses jupes.

Cette nuit-là, un enfant est descendu d'un perron près duquel poussaient un lilas, trois ou quatre dahlias et pavots, dont la nourrice surveillait amoureusement la croissance. Il se cognait aux jambes du père nourricier, trébuchait sans doute... Puis à un certain moment, alors que l'homme était dans l'étable, il a été littéralement entraîné vers le grand bassin de fer au-dessus duquel une forme noire se penchait, là, dans cette partie de la pièce un peu en retrait où la lumière était autre. Et, tandis que rougissait le bassin, l'enfant pleurait, l'enfant hurlait et l'homme le consolait.

– Ce n'est rien, mon chéri !... Rien, absolument rien ! Une simple biche !... Tu sais bien ce que c'est tout de même !...

L'enfant n'écoutait pas et l'homme reprenait :

– Voyons ! Voyons ! Tu connais bien tout cela et tu es grand maintenant !...

L'enfant hurlait de plus belle et l'homme qui ne trouvait pas les mots pour le consoler, lui caressait les cheveux, l'embrassait sur le front, les joues, et pendant ce temps la nourrice attirée par les cris accourait... Alors il se tut, il devait hoqueter en silence et renifler comme font les petits qui ont un gros chagrin. Ce dénuement de l'enfance, la solitude sans partage et les mots sourds...

Je gage que cette nuit-là, dans le cerveau d'un enfant qui ne savait pas s'expliquer, un homme brun se métamorphosa soudain en un être nocturne à la splendeur carnassière, ni homme, ni loup, ni vraiment ogre, monstre tendre hantant désormais ses forêts mal gardées...

Mais bientôt, la fatigue gagna l'enfant, alors il s'endormit et le Grand Veneur partit pour la guerre.

Le retour

ou La mort dans l'âme

- Tu te souviens, dis ? Non ? Tu ne veux vraiment plus te souvenir, c'est ça ?

- C'est-à-dire, comment expliquer ?... Le souvenir, le souvenir, c'est toujours la même histoire... Toujours mentie, truquée, tellement plus vraie que le vrai pourtant... Du roman quoi... Et d'ailleurs, quelle importance !

- Ça, c'est vrai ! Je vous le demande, quelle importance !

ooo

Alors, c'était un jour de mai 1944 et tu étais à l'école, lorsque la porte de la classe s'ouvrit brusquement, laissant passer une vieille femme hagarde, feu follet se posant comme par enchantement sur la chaire du maître qui arrête net sa leçon et fait de grands signes de tête pour dire que, bien sûr, il comprend.

S'adressant à toi, il t'ordonne de ranger en vitesse tes affaires devant une classe ébahie qui se demande ce qui peut bien se passer. Dès la porte, la vieille femme s'empare de ton cartable, te saisit le bras, t'entraîne, et vous courez tous deux par les rues du village, vous volez.

– Vite petit, vite, tu auras une de ces surprises !...

Il se passe quelque chose, la rue principale connaît une animation inhabituelle. Un petit groupe bigarré est agglutiné devant une fenêtre habituellement close. Quelques isolés se dirigent vers la place aux Tilleuls, tournent déjà à l'angle de la rue qui y mène. D'autres que vous venez de dépasser semblent aller dans la même direction. Ici ou là, on se parle d'un trottoir à un autre, on vous suit du regard, courez, courez, Mère Serre, vous allez faire des heureux...

Un auvent, une vieille porte de bois sculpté avec ses amours joufflus, légèrement écaillés, ont absorbé le feu follet. Il y a une grande pièce où s'entassent vingt personnes ou cent ou mille, tu ne les vois pas, tellement elles sont nombreuses ; tu cherches machinalement un regard bleu et de grandes coques brunes, des perles... Mais c'est l'éclat des verres qui t'éblouit. Ils sont sortis de partout, de toutes formes, de toutes couleurs, tu n'as pas le temps de distinguer les cristaux dont on se sert seulement dans les grandes occasions, des vieux verres mal rangés dans les fonds de buffet. Il n'y a que cette prolifération légère, cette transparence qui masque les visages. Des voix disent qu'on va se partager les trois dernières bouteilles d'avant la guerre, un retour comme celui-là, ça se fête ! Le premier de nos prisonniers !... Des voix qui murmurent, ronronnent, s'élèvent, font un cercle de plus en plus compact, de plus en plus haut, pour te cacher quelque chose que tu guettes, qui

est là, derrière, tout près, infiniment proche, tu le sens bien et séparé pourtant de toi par des milliers de bras, par une ceinture de feu qui t'empêchera d'avancer, de passer, de sauter le mur.

Aujourd'hui seulement, tu peux le franchir, ce mur. À ta convenance. Les vivants sont en scène, à table. Les morts aussi. Tous pareils maintenant. On parle, on parle, c'est un brouhaha confus, on dit sans doute pareil, ou presque, depuis des siècles que de guerre revient le soldat – quand il revient ! Assis au centre d'une grande pièce où l'on ouvre trois bouteilles, où il y a des verres partout et un enfant blond qui va assister avec stupeur à la chute d'un grand dieu noir qui régnait sur son monde, assis à cette table d'autrefois, j'écoute – au-delà des soupirs et de la rage muette, des vraies larmes et des jérémiades, de la vengeance qui monte des cœurs toute nue – j'écoute la grande misère, la grande pitié des lendemains de guerre. Il faudrait dire, pêle-mêle, celle qui ne quittera plus ses vêtements noirs et sa maison où il y a une cheminée, avec la grande photo d'un homme jeune qui sourit, habillé en militaire, et celle qui n'eut pas la patience d'attendre, parce que, de toute façon, ils en ont fait autant. Les hommes, c'est les hommes. Il faudrait dire le vent étranger qui emporte des cendres et la mère du milicien qu'on se montre du doigt :

– C'est pas lui le coupable... Quand il était enfant, il aurait pas fait de mal à une mouche... Un petit tellement doux... Ceux qui devraient rendre des comptes, ils sont libres, eux... Y a pas de justice...

Une litanie ininterrompue :

– Jamais on leur fera payer assez cher, aux Boches, le mal qu'ils nous ont fait, dit une voix. Si on se vengeait une

bonne fois pour toutes, ils n'auraient peut-être plus envie de recommencer !

– Oui, mais malheureusement, reprend un autre, ça ne nous ramènerait pas nos morts...

– Et s'il n'y avait qu'eux ! Mais les vivants... Les milliers de familles détruites, ça c'est sûr...

– Comme vous dites ! Tous ces divorces à venir... Ces enfants qui vont courir les rues, sans père...

Loin des plaintes, des charniers, en retrait de ces figures d'ombre qui reviennent de l'inimaginable, je vois aujourd'hui encore une fille debout dans la splendeur blonde de ses vingt ans, qui buvait, disait-on, le champagne des vainqueurs, sans se défaire de ses gants blancs, et qu'on s'apprêtait à tondre avant de la livrer aux rues, aux doigts vengeurs et aux crachats d'une petite ville bien convenable.

Le silence était tombé sur la pièce, les verres avaient brusquement cessé de tinter, l'infranchissable cercle s'était ouvert et l'enfant était là, désarmé, ne comprenant pas ce qui lui arrivait.

Il voyait maintenant en pleine clarté, avec la complicité de tous, celui que la vieille femme lui avait promis et à propos duquel elle avait exigé en franchissant l'auvent moussu :

– Il faudra être très gentil avec ton père, maintenant qu'il est revenu... Il va être tellement heureux de te revoir.

Un petit homme, noyé dans un grand fauteuil de velours vert passé et qui polarise toute l'attention, en émerge brusquement comme un diable de sa boîte. L'enfant sait déjà, oui, il sait parfaitement, mais il a beau savoir, une voix intérieure lui souffle que c'est impossible. On le trompe, une

farce. L'autre, le vrai, doit être caché quelque part derrière un mur, il veut se faire désirer, il sortira la nuit tombée, c'est la nuit que sortent ses pareils. Il aura une vieille veste de velours ou de toile râpeuse gris-beige, des guêtres peut-être, tu n'en es plus sûr, mais tu vois parfaitement ses dents très blanches. Ses yeux et ses dents se partagent son visage. Un paysage avec une brutale trouée blanche. Il va sortir la nuit venue comme les loups. Sûr, on t'a menti ! C'est pourtant le petit homme du fauteuil qui fait un bond, serre l'enfant dans ses bras à l'étouffer, l'embrasse dix fois, cent fois sur le front, le cou, le caresse, marmonne des mots tendres, si tendres... Subitement il le repose, saisi peut-être par la passivité de l'enfant qui accepte regards attendris et baisers mais ne les rend pas, ne ferme pas ses bras grêles autour du cou de l'homme qui sans doute l'avait secrètement espéré. Le petit est là, docile et dépossédé, regardant autre chose que ce qu'on lui montre, encerclé par une foule qui retient mal son émotion. Le visage de son père se crispe un peu, hésite entre la joie et la détresse, mais vite, le malaise se dissipe, le voilà lisse, toute la douceur du monde... Pourtant c'est à peine si les yeux de l'homme ne se détournent pas de ceux de l'enfant quand ils les rencontrent :

-Tu sais que j'ai pour toi de jolies petites poteries... Elles viennent de loin... D'un village d'Allemagne... Tu es content ?

- On va les regarder.

Il a une barbe de plusieurs jours, ses yeux brûlent sur un fond verdâtre et l'illuminent d'une clarté franciscaine. Le pantalon gris pisseux dans lequel il flotte le dépouille encore un peu plus de lui-même. Il prend la main de l'enfant, l'entraîne dans la pièce voisine pour lui montrer les mer-

veilles. Derrière les vitres opaques, des ombres passent, des verres tintent, les papotages ont repris. Ils sont trois maintenant, enfermés dans une petite salle qui sent le géranium et où règne un froid, une nudité de sanctuaire. Ils sont là comme les trois angles opposés d'une seule et même figure. L'homme tire d'un paquet éventré quelques petits objets de terre cuite. Son regard se fait plus franciscain que jamais.

– Voilà, c'est malheureusement tout ce que j'ai pu te rapporter... J'aurais voulu te gâter davantage, mais c'est la guerre... Ça te plaît un peu au moins ?

– Oui, dit l'enfant, c'est joli.

– Oui, qui ? interroge brusquement la femme au regard bleu foncé.

– Oui, papa.

– Elles sont vraiment très jolies, dit-elle... Regarde comme elles sont bien tournées... Pourquoi tu ne dis rien ? Tu n'aimes pas ce petit bec verseur si original ?... Regarde !

– Oui, elles sont jolies, dit l'enfant... J'aime bien leur forme.

– C'est ce que j'ai trouvé de mieux, dit l'homme... Dans ces circonstances...

– Ça lui plaît bien sûr, mais il ne sait pas le dire, affirme la femme.

ooo

Il était là, son mari, celui qu'il devait appeler papa. Il était rentré de la guerre. Tu te contentais de regarder sans fin, en te faisant le plus petit possible pour mieux voir, ce couple auquel on venait rendre visite de vingt kilomètres à la ronde. On s'exclame, on palabre, des mains n'arrivent pas

à desserrer leur étreinte, mais tu assistes à tout cela distraitement. Ce que tes yeux cherchent à dénuder, c'est ce fil secret qui va d'un petit homme à pantalon flottant, à une femme en robe de dentelle noire, somptueusement simple dans sa parure de veuve qu'éclairent des lèvres carminées et de lourdes créoles. Tu sens que, pour les visiteurs, elle est celle qu'on regarde avec une mauvaise curiosité, la dangereuse femme du prisonnier qu'on tolère aux fêtes de retour plutôt qu'on ne l'accepte. On est venu le voir et elle est là aussi. Ton regard va de l'un à l'autre et quémande, avec de plus en plus d'insistance, une chose que tu ne sais pas formuler, mais qui est peut-être bien le secret de ta naissance. Car ce n'est pas un petit homme au regard franciscain qui t'intéresse – il n'est qu'un étranger salué par des centaines d'inconnus qui l'accaparent –, ni elle, que tu as l'habitude de vénérer d'un amour sauvage et blessé. C'est eux deux ensemble, liés par une complicité ancienne dont un jour, tu serais sorti. Derrière le calme de ces deux visages qui sourient et qu'on entoure de prévenances questionneuses, demeure pour toi la clé de l'énigme. Tu contemples les jambes déliées de la femme, ses beaux bras blancs bien attachés, ses seins comme deux pavots noirs que la stricte robe offre avec une délicieuse parcimonie, et tu portes ce corps, ces créoles, cette richesse aux pieds du petit homme aux joues verdâtres. Tu éprouves un plaisir trouble à le lui offrir et à le lui reprendre au dernier moment, juste quand il se croyait déjà vainqueur, car tu es maître du jeu. Tu en profites, puisque à cette heure il te paraît certain que les longues jambes fuselées et les pauvres cuisses maigres qui te font à la fois horreur et mal ne peuvent plus se rencontrer. Tu ne les autoriserais d'ailleurs pas à le faire si l'envie leur en prenait. Où les mendiants ont-ils droit aux reines si ce n'est

dans les livres d'images ? Pourtant ta puissance ne dure guère, car depuis que tu vas à l'école avec des grands et que tu les écoutes, tu vas de découverte en découverte et quelque chose d'essentiel à ton monde a subitement basculé : avant, il y avait son mari, un homme qui vivait en Allemagne, elle qui t'appartenait, et toi qui existais indépendamment d'eux ; maintenant, tu as beau offrir la femme splendide au petit homme doux, pour mieux la lui reprendre au dernier moment, et essayer de te prouver que tu es toujours le maître du jeu, l'illusion ne dure guère. Il n'y a pas si longtemps, il ne te serait jamais venu à l'esprit l'idée que sans sa présence à lui, dans la vie d'elle, tu n'existerais pas. Maintenant, dans ce petit homme que tu scrutes jusqu'au vertige, c'est ton origine même que tu traques. À l'école, les grands disent que les enfants, on les fait comme ci et comme ça, ils disent des choses fabuleuses, que les pères et les mères les nuits... Les nuits ? Que s'est-il passé, une nuit d'il y a neuf ans ? Tu imagines de plus en plus nettement les cuisses décharnées du petit homme, les genoux cagneux, les os qui pour un peu s'entrechoqueraient. Un certain malaise te gagne, tiède, doucement écœurant. Tu reviens invariablement à eux deux, au-delà de ce qu'ils laissent voir d'eux-mêmes à ce moment précis. Les nuits... C'est bien ça qu'ils disent les grands... Comme des bêtes... Et même ils jouent à être des animaux dans le pré derrière l'école... Une nuit d'il y a neuf ans... Tu dessines intérieurement la géographie de ton corps, cachettes, proéminences... Une sensation de douleur et bien-être à la fois... Tu sais tant de choses à présent... Tu arraches le vieux pantalon flottant de l'homme qui lui-même arrache la robe de la femme ; la dentelle part en lambeaux et des images

dansent, se télescopent devant les yeux de l'enfant. Ce cri, d'où vient-il ? D'une chambre ou de Rouge, la jument ?

Méconnaissable l'orgueilleuse grande bête, ce soir-là dans une cour de ferme. La voilà qui hennit comme une tourterelle roucoule, et l'enfant ne sait si c'est de plaisir ou de détresse. Elle piaffe, remue les flancs, tandis que tourne autour d'elle, en ruant, en se cabrant une autre grande masse brune, pleine de soubresauts. Une drôle de danse. L'enfant observe avec une insatiable curiosité Rouge, sa grande jument, fantasque prisonnière d'un semblable plus puissant qu'elle et qui se métamorphose d'instant en instant. Il découvre avec stupeur les mystères de ce corps animal, tout ce qu'il n'avait jamais soupçonné et qui surgit brutalement devant lui, lourd d'un pouvoir maléfique. On entend un hennissement énorme, comme lancé vers le ciel. L'une des bêtes se cabre, prend appui sur les flancs de l'autre et le hennissement semble ne jamais finir, le voilà qui halète, se tord, module une infinité de notes du grave à l'aigu avant de se briser, dans une douceur de sanglot. L'espace d'une minute, l'enfant a peur. Il a compris. Il se dit que Rouge va périr, il n'est pas possible qu'elle n'en périsse pas, éventrée. C'est alors que la nourrice arrive, surprise de te voir rivé au carreau de la fenêtre :

– Tu étais donc là ? Je te croyais en train de dessiner dans ta chambre ! Viens vite, les petits n'ont pas à regarder ça, ce n'est pas de leur âge, d'ailleurs il faut vite qu'on aille fermer les barrières du champ de trèfle...

Aux questions de l'enfant, elle répondra que les bêtes n'ont rien à voir avec les hommes. Mais dans la pièce pleine de verres et de paroles, tandis que Rouge hennissait et que

la femme te paraissait si belle avec ses lèvres carminées et ses créoles, tu découvrais dans un malheur absolu le secret de ta naissance. Ou plutôt, si les gestes d'une nuit dont tu étais pourtant issu t'échappaient davantage que ceux des chevaux, tu sentais pourtant clairement que la chair pulpeuse, aujourd'hui mise en valeur par la dentelle noire, s'était un jour alliée à ces cuisses maigres, ces joues hâves, ces tièdes baisers... Dans ton corps quelque chose s'était glissé et t'empoisonnerait sournoisement, si tu ne parvenais pas à l'en extirper. Tu le sentais. Tu vivais ce malaise jusqu'à l'écoeurement, cette sensation d'être souillé de l'intérieur...

Dans la salle, tu manœuvrais ton théâtre d'ombres d'autant plus facilement qu'on t'avait oublié. Le petit homme nu s'agitait, suppliait, s'avouait vaincu, cheval dérisoire d'une improbable nuit, puis exigeait, avec violence cette fois, et la chair si belle, assaillie, profanée par ces genoux cagneux qui l'enserraient, se rendait enfin, capitulait. Comme Rouge, la jument. Mais toi, tu étais né aussi de ce corps chétif et non d'une puissante forme brune que tu ne cesserais au long des années de chercher, de retrouver précairement, de perdre, d'inventer...

L'enfant aimait un grand homme noir qui lui était apparu autrefois. Il aimait sa peur d'alors, l'effroi des nuits après les retours de chasse. Il allait aimer voyager vers d'étranges demeures nocturnes sous la fêrulle terrible et bonne du maître des lieux. Sur la scène de son théâtre, on jouerait à perdre l'âme. D'étranges offrandes, et toujours alentour, des forêts mal gardées, quelque chose qui se débat, non !

Ce sont les herbes, quelque chose qui repose paisiblement dans les fourrés, la nuque repliée sur l'épaule frêle :

– Tu n'avais que trois ans, et c'était ma première permission... Étonnant que tu te souviennes encore de cette histoire !...

ooo

Je fixe, avant de les abandonner à jamais dans la grande pièce qui ne s'est pas encore vidée de ses occupants, l'image d'un couple qui sourit, en gros plan, tandis que, derrière, les visiteurs n'ont plus de visage et qu'on ne voit même pas ce qu'ils font. Un contour flou comme sur tant de toiles du passé où un vague décor, n'est là, au fond, que pour mettre en valeur les personnages principaux. Qui-conque s'approcherait très près de la toile pour mieux en étudier les détails ne ferait que s'engluer dans le flou, le crachin gris des années. On dirait que la voix, elle, résiste mieux au temps que les gestes des hommes. On oublie qu'un jour, un tel fit ceci ou cela, mais non certaines de ces intonations, une phrase jetée... Un vent gris a beau en disséminer des bribes, les mots séparés reviennent un jour se poser tous ensemble comme une volée de pigeons sur une pelouse, le parvis d'une vieille église ou – qui sait ? – sur nos chemins d'errance. « La mort dans l'âme. » Quatre mots pour dire tout le malheur du monde. Si vous interrogez le moindre passant du hasard et s'il se laisse aller un moment à vous conter sa vie, avec les heures moroses, les temps creux, les accidents, ce qui sera toujours pour lui l'irréparable, il risque bien de vous dire que c'est la mort dans l'âme qu'il a vu fondre cela sur lui, tout ce à quoi il ne s'attendait pas et qui arriva, ce qui ne devait pas être défait

et le fut, ce qu'il voulait retenir de ses mains et qui a fui comme l'eau courante, les paumes inutiles refermées sur du vide. J'ai tout oublié d'un visage de femme entrevu un jour du printemps 45, mais non quelques mots prononcés d'une voix sourde : « Mon Dieu ! quelle pitié quand on songe à ça !... Il y a vraiment de quoi en avoir la mort dans l'âme ! » Ces mots anciens, pauvres pigeons blessés, viennent se poser, échouer sur ma photo de famille... Regardez la femme, telle que je la vois à présent, en réglant bien l'objectif, et telle qu'elle fut sans doute alors. Elle répond aux uns, aux autres, sourit, déplace des verres. Elle est belle comme un oiseau de nuit. Si malgré l'apparente gaieté et l'étrange éclair bleu sauvage qui émane d'elle et rayonne sur l'assistance, je vous la dis absente, ne faites pas comme les visiteurs qui voudraient tant la tenir à l'écart parce qu'ils la sentent différente, vous seriez alors à l'image de ces anciens qui rendaient les hiboux responsables du malheur des temps et les clouaient sottement sur les portes des granges, tandis que le Malin continuait à rôder... Laissez-les plutôt à leurs beaux voyages nocturnes sans morale, et rêvez, si vous savez le faire, à ce qui peut bien se cacher derrière leurs paupières de femme maquillée. C'est ce que fait justement l'homme à droite de la photo. Il n'a rien d'un oiseleur. Il vient de rentrer d'Allemagne après quatre ans d'absence et il regarde la femme avec une infinie douceur.

Ils sont très près l'un de l'autre. Un couple sans histoires. Pourtant, si l'homme se penchait un peu sur lui-même au lieu de la contempler, vite, il lui faudrait détourner la tête pour ne pas avoir peur, sombrer ou être happé par les distances. Quatre ans qu'ils ne s'étaient pas vus, autant dire qu'en ces temps-là, ils étaient séparés par

des milliers d'années-lumière. Il préfère ne pas se pencher. Regardez comme il sourit à la femme, le visage plus que jamais nimbé d'une clarté franciscaine. C'est pour mieux être aveugle à sa vie ? Drôle de photo de famille tout de même, où l'enfant ne figure même pas !... Oui, c'est bien ça, la mort dans l'âme.